

Voldřichová Beránková, Eva

**Américanisation versus américanité : cadre théorique et manifestations pratiques dans le roman québécois contemporain**

*The Central European journal of Canadian studies*. 2019, vol. 14, iss. [1], pp. 139-147

ISBN 978-80-210-9518-2

ISSN 1213-7715 (print); ISSN 2336-4556 (online)

Stable URL (handle): <https://hdl.handle.net/11222.digilib/142451>

Access Date: 17. 02. 2024

Version: 20220831

Terms of use: Digital Library of the Faculty of Arts, Masaryk University provides access to digitized documents strictly for personal use, unless otherwise specified.



# Américanisation versus américanité : cadre théorique et manifestations pratiques dans le roman québécois contemporain

## Americanization versus Americanity: Theoretical Framework and Practical Manifestations in the Contemporary Quebec Novel

**Eva Voldřichová Beránková**

### Résumé

L'article est consacré à l'évolution des concepts de l'américanisation et de l'américanité depuis la Révolution tranquille à nos jours, ainsi qu'à leurs impacts sur le roman québécois contemporain. Après avoir comparé et mis en contexte les différentes définitions de l'américanisation et de l'américanité, il retrace l'histoire et les paradoxes de leur théorisation. Finalement, le texte dresse une typologie sommaire des œuvres contemporaines dans lesquelles les États-Unis jouent le rôle crucial : les « romans de la route » qui se multiplient depuis les années 1980, dans le sillage de *Volkswagen blues* (1984) de Jacques Poulin ou de *Petit Homme Tornade* (1996) de Roch Carrier ; les œuvres « emblématiques de la modernité québécoise » ; les textes relevant de ce que Benoît Melançon a appelé par provocation « l'École de la tchén'ssâ » ainsi que les nombreuses réécritures ironiques des mythes états-uniens.

**Mots-clés :** américanisation ; américanité ; roman québécois contemporain ; identité ; mythes américains

### Abstract

The article focuses on the evolution of the concepts of Americanization and Americanity from the Quiet Revolution to the present day, as well as on the concepts' impact on the contemporary Quebec novel. After having compared and put into context the various definitions of Americanization and Americanity, the article retraces the history and the paradoxes of their theorization. Finally, the text provides a brief typology of contemporary novels in which the United States plays the crucial role: "novels of the road" that have multiplied since the 1980s, following the inspiration of *Volkswagen Blues* (1984) by Jacques Poulin or *The Lament of Charlie Longsong* (1996) by Roch Carrier; works "emblematic of Quebec's modernity"; texts corresponding to what Benoît Melançon called "the chainsaw school" and many ironic versions of American myths.

**Keywords:** Americanization; Americanity; contemporary Quebec novel; identity; American myths

Le présent article s'inscrit dans le Projet Européen du Développement Régional « Créativité et adaptabilité comme conditions du succès de l'Europe dans un monde interconnecté » (No. CZ.02.1.01/0.0/0.0/16\_019/0000734).



## Naissance d'un néologisme

La fascination de la culture canadienne-française pour les États-Unis a derrière elle près de deux cent cinquante ans d'histoire passionnante que nous avons déjà récapitulés dans un autre texte (Voldřichová Beránková 2009). Le présent article sera donc consacré à l'évolution des concepts de l'américanisation et de l'américanité depuis la Révolution tranquille et à leurs impacts sur le roman québécois contemporain.

C'est Jacques Godbout qui, lors d'un colloque organisé à Paris en 1966, parle pour la première fois de « la nord américanité » comme d'une dimension constitutive des écrivains québécois francophones (Guyot 2017, 137). L'année suivante, le néologisme réapparaît dans un article du poète et critique littéraire Jean-Guy Pilon qui se propose de définir la poésie québécoise comme une « réalité issue de l'Amérique » (Pilon 1967, IV).

Dans les années 1970, Michel Tétu interprète l'américanité comme « une notion anthropologique et sociologique » (Tétu 1971, 271), indispensable à l'émancipation du Nouveau Monde par rapport à des modèles européens, tandis que pour Paul-André Bourque, elle représente « une zone grise de l'inconscient collectif » (Bourque 1975, 15). Dans une perspective comparatiste, ce dernier rapproche des auteurs québécois et états-uniens (respectivement Marie-Claire Blais et William Faulkner, Jacques Poulin et J.D. Salinger, Yves Thériault et Ernest Hemingway) afin de déceler chez eux toute une mythologie commune et un imaginaire nourri de représentations archétypales très proches.

Parallèlement, le concept de l'américanité commence à être utilisé par les sciences sociales pour exprimer les particularités de l'identité québécoise. Or, peu à peu, il change de sens : inspirés des travaux de Fernando Ortiz ou d'Édouard Glissant, les théories postcoloniales de l'hybridité, du métissage et de l'altérité, formulées, entre autres, par Maxmilien Laroche, professeur de littérature à l'Université Laval, voient dans l'américanité plutôt le résultat des rapports à l'Autre, plus particulièrement à l'Amérindien :

L'Amérique est fondamentalement le lieu d'un conflit entre l'Européen et l'Amérindien. Ce lien peut fort bien se métamorphoser en lutte des Noirs et des Blancs, comme ce fut le cas en Haïti, mais à l'arrière-plan, quand ce n'est pas au premier plan, de toutes les luttes, en Amérique, il y a l'Amérindien. Et c'est dans le mode d'identification des antagonistes à ce combattant premier que se reconnaît l'image de l'américanité, de l'Américain qu'ils défendent, imposent ou souhaitent. (Laroche 1975, 128)

Dans les années 1980–1990, après l'échec du premier référendum sur la souveraineté, le néologisme « américanité » devient selon Jean-François Chassay « le mot pré-



fééré des Québécois » (Chassay 1995) qui espèrent, grâce à lui, rejeter les *apriori* identitaires traditionnels pour embrasser, enfin, toute la diversité du Nouveau Monde. L'adoption du principe de l'américanité était alors censée sortir le Québec moderne de l'impasse nationaliste.

## Théorisation contradictoire du concept

À partir de 1990, les réflexions sur l'américanité s'inscrivent dans un cadre théorique plus précis qui se divise en gros entre deux centres d'intérêt, deux méthodologies et deux orientations axiologiques distinctes : d'une part, des chercheurs tels que Jean Morency (Morency 1994) poursuivent les parallèles à la Paul-André Bourque entre des auteurs états-uniens et québécois pour chercher dans leurs œuvres un mythe unificateur commun. Leurs analyses aboutissent en général à la constatation de la présence du même « principe de rénovation » à partir duquel se construisent les grands récits des métamorphoses de l'homme en contact avec le Nouveau Monde et ses tentatives de dépassement des conflits primordiaux. L'américanité est ici perçue comme neutre, voire positivement connotée, car elle s'avère le résultat d'un processus de l'américanisation, à savoir d'un grand mouvement d'adaptation des collectivités à un nouvel environnement dans lequel l'apport des autochtones avait été décisif. Les historiens Yvan Lamonde et Gérard Bouchard résument le concept ainsi :

Par américanité, on entend [...] les nouvelles formes culturelles qui se sont mises en place depuis le XVII<sup>e</sup> siècle à la suite des transferts migratoires de l'Europe vers les Amériques et qui reflètent la somme des ruptures, des processus de différenciation [...] et des projets de recommencement collectif caractéristiques de plusieurs collectivités neuves. (Bouchard 1995, 8)

D'autre part, pour Jean-François Chassay (Chassay 1995) et ses disciples, l'américanité, de la production littéraire notamment, ne représente pas une valeur positive, mais, bien au contraire, une déchéance, une véritable « infection » états-unienne du discours social québécois. Dans cette approche, l'américanité quitte la dimension continentale et se voit réduite à la réception, par les Québécois, des modèles socioculturels états-uniens, qu'il s'agisse des influences subies passivement ou des transferts actifs. C'est sans doute à cette acception du mot que Pierre Nepveu réagit plus tard par un scepticisme moqueur :

[L'américanité est] un néologisme québécois qui a trop souvent signifié [...] une immense ignorance de l'Amérique et sa réduction à des valeurs stéréotypées en lesquelles je ne me



reconnais guère : primitivisme, naturalisme, anti-intellectualisme, mythologie des grands espaces, sacralisation de la jeunesse et du tout-neuf. (Nepveu 1998, 7)

En 2001, l'historien Yvan Lamonde (Lamonde 2001) propose sa fameuse formule mathématique de l'évolution de l'identité québécoise :  $Q = - (F) + (GB) + (USA)^2 - (R)$ . Cette interprétation relativise la place prépondérante qu'ont jadis occupée la France (F) et la religion catholique romaine (R) dans la construction de la mentalité québécoise et prend davantage en considération les rôles joués par la Grande Bretagne et les États-Unis dans le processus. Seize ans plus tard, Jean Morency (Morency 2017, 149) propose une nouvelle version de la formule en minimisant encore plus la part de la francité/latinité et en soulignant l'apport des influences anglo-saxonnes :  $Q = - (F)^2 + (GB)^2 + (USA)^3 - (R)^3$ .

Afin d'éviter des amalgames de notions contradictoires, la plupart des chercheurs s'accordent aujourd'hui à distinguer entre, d'une part, « l'américanité », qui est définie comme « le sentiment d'appartenance physique et spirituelle au continent nord-américain » (Miraglia 1991, 36) ou bien comme « un état d'esprit caractéristique des individus et collectivités d'origine européenne s'étant transplantés sur le continent à l'époque de la colonisation » (Ferland 2015, 8), et, d'autre part, « l'américanisation » qui veut dire « l'acquisition d'une culture états-unienne » (*Ibidem.*) voire une véritable « colonisation culturelle ou littéraire par les États-Unis » (Morency 2006, 32).

Les recherches sur l'« américanité » deviennent ainsi de plus en plus multidisciplinaires, réunissant autour de la même table historiens, littéraires, géographes, ethnologues et sociologues. Des équipes internationales décentrent le débat du Québec pour se concentrer sur des territoires beaucoup plus larges. Rien qu'à la lecture des titres ambitieux de leurs ouvrages collectifs (*Le nouveau récit des frontières dans les Amériques ; Mythes et sociétés des Amériques ; Le grand récit des Amériques : polyphonie de l'identité culturelle dans le contexte de la continentalisation*) il devient évident que, désormais, ce sont des études comparées des collectivités neuves dans différentes régions du monde qui ont remplacé une optique strictement nationale.

## La présence des États-Unis

Quant au poids spécifique des États-Unis, il semble avoir diminué quelque peu, du moins dans le discours des sciences humaines :

La place des États-Unis dans l'américanité [... est] primordiale dans les années 1960, et ce jusqu'à 1990, les États-Unis s'effaceront quelque peu au courant des années 2000 alors que les chercheurs québécois se trouveront des alliés en Amérique latine ou dans la Caraïbe.



Les événements du 11 septembre et la guerre en Irak menée par l'administration Bush parachèveront la transformation de l'américanité québécoise, résolument tournée vers une réactualisation mythique continentale. Cette dernière se fera notamment à travers la reconnaissance de l'hétérogénéité des cultures en présence dans les Amériques, leur capacité d'hybridation et d'acceptation du « divers », tout cela dans une harmonie polyphonique. En ce sens, l'Amérique deviendra le lieu d'un décentrement utopique, à savoir hétérotopique, pour reprendre le terme de Michel Foucault. (Guyot 2017, 141–142)

Pourtant, les États-Unis ne disparaissent pas du paysage littéraire québécois, loin s'en faut. Si nous voulions établir une petite typologie d'ouvrages inspirés par eux, il faudrait commencer par les fameux « romans de la route » qui se multiplient depuis les années 1980, dans le sillage de *Volkswagen blues* (1984) de Jacques Poulin ou de *Petit Homme Tornade* (1996) de Roch Carrier. Il s'agit d'œuvres dans lesquelles :

l'auteur met en scène un ou plusieurs personnages québécois qui, ayant franchi la frontière qui sépare, divise et unit le Québec et les États-Unis, partent à la découverte non seulement de la culture américaine mais aussi de leur propre identité culturelle. (Hodgson – Sarkonak 1989, 27)

En effet, les protagonistes, pour la plupart masculins, de ces romans partent pour les États-Unis – à moins qu'ils ne pratiquent un vagabondage régulier en circuit fermé entre le Canada et son voisin du Sud comme le personnage de Simon dans *La Pêche blanche* (1994) de Lise Tremblay – dans le but de chercher leurs origines et leur identité. Les États-Unis représentent un terrain propice à ce genre de voyages initiatiques, puisque leur territoire permet aux héros de suivre de nombreuses traces d'un passé français du continent et de se construire progressivement une nouvelle identité qui combine des éléments francophones et américains. Parmi les romans qui respectent parfaitement ou en partie ces principes génériques de base, il convient de citer les *Carnets de naufrage* (2000) ou *Chercher le vent* (2001) de Gilles Vigneault ; *Il n'y a plus d'Amérique* (2002) de Louis Caron ; *Asphalte et vodka* (2005) de Michel Vézina, mais aussi *Nikolski* (2005) de Nicolas Dickner ; *Nevada est mort* (2010) d'Yves Trottier ou *L'année la plus longue* (2015) de Daniel Grenier.

Vient ensuite une catégorie beaucoup plus vague qui englobe ce que certains chercheurs appellent les œuvres « emblématiques de la modernité québécoise » (Paré 2017, 63). À titre d'exemple, nous pouvons citer *Le Ciel de Bay City* (2009) de Catherine Mavrikakis, « un roman-invectives » qui s'acharne sur la médiocrité des petites villes où le ciel mauve saumâtre d'une Amérique post-industrielle « agonise bienveillamment sur le destin ronronnant des petites familles » (Mavrikakis 2009, 9). Entre le K-Mart local, la maison parentale et l'autoroute, une vie morne n'arrive pas à apaiser les spectres du



passé qui finiront par conduire l'héroïne au crime. La violence latente des États-Unis, cette fois-ci « en guerre contre le terrorisme », inspire à Nancy Huston le personnage de Sol, un petit garçon pervers qui se masturbe devant des photos de cadavres et dont l'histoire introduit les *Lignes de faille* (2006). Parmi les œuvres plus récentes qui développent la même problématique de la violence gratuite, mentionnons également *Hollywood* (2012) de Marc Séguin, centré autour d'un assassinat mystérieux commis à Jersey City, « la ville la plus meurtrière de l'Est américain » (Séguin 2012, 22).

Dans un registre plus détendu voire canularsque, l'influence américaine se fait clairement sentir dans les romans relevant de ce que Benoît Melançon a appelé par provocation « l'École de la tchénessâ » (Melançon 2012). Le titre renvoie au mot anglais *chainsaw* désignant la tronçonneuse (songeons ici au célèbre film d'horreur *The Texas Chainsaw Massacre* : 1974), mais acclimaté en français du Québec. L'école serait composée de jeunes écrivains contemporains, caractérisés par une présence forte de la forêt, la représentation de la masculinité, le refus de l'idéalisation et une langue marquée par l'oralité. Certains critiques évoquent la « néo-ruralité », le « post-terroir » ou le « néo-terroir » pour désigner leurs œuvres. Parmi les figures emblématiques du mouvement nous pouvons compter Samuel Archibald, Raymond Bock, William M. Messier, mais également Daniel Grenier ou Madame Chose.

La dernière catégorie comprend les réécritures ironiques des mythes états-uniens. Deux exemples contemporains nous semblent les plus réussis : Tout d'abord *La fiancée américaine* (2012) d'Éric Dupont, une saga familiale qui raconte l'essor extraordinaire de la chaîne de restaurants Chez Mado (jeu évident avec le McDo américain) et ensuite la trilogie *1984* d'Éric Plamondon dont chacun des tomes est consacré à une autre icône de l'Est américain : *Hongrie-Hollywood Express* (2011) relate la vie de Johnny Weissmuller, le premier Tarzan du film parlant, *Mayonnaise* (2012) est consacrée à Richard Brautigan, « le dernier des Beats », et *Pomme S* (2013) s'avère une biographie romancée de Steve Jobs, l'homme d'affaires visionnaire qui a lancé la société Apple. Entre fascination et scepticisme, les narrateurs québécois de toutes ces réécritures de mythes américains parviennent à rendre hommage aux grands hommes et femmes de l'histoire, tout en gardant une certaine distance ironique vis-à-vis de leur mégalomanie et mythomanie respectives. L'humour québécois se marie ici très heureusement avec la grandiloquence épique états-unienne pour former un collage postmoderne plutôt original.

## En guise de conclusion

Les romans des deux Éric (Dupont et Plamondon) renvoient assez clairement à cette réflexion, beaucoup plus ancienne, que Jacques Poulin avait développée dans *Les grandes-marées* :



[L]e roman français s'intéresse plutôt aux idées, tandis que le roman américain s'intéresse davantage à l'action. Or, nous sommes des Français d'Amérique, ou des Américains d'origine française, si vous aimez mieux. Nous avons donc la possibilité au Québec, d'écrire un roman qui sera le produit de la tendance française et de la tendance américaine. C'est ça que j'appelle le grand roman de l'Amérique. (Poulin 1978, 175–176)

Dans ce genre de roman, l'américanisation (fascination par les États-Unis et imitation de leurs discours sur le bonheur et le succès) débouche peu à peu sur l'américanité, telle que René Lapierre la conçoit dans *Écrire l'Amérique* (1995) : « comme *motif* et comme *valeur*, comme parcours [...] d'un retour à soi. » Une telle américanité exige de l'écrivain qu'il traverse le continent

non pas d'est en ouest ni de nord à sud, mais vers le fond, le dedans [...], [vers] le sentiment qui fonde et qui supporte tout cela, et sert d'assise à quelque chose qui n'est pas la France et qui ne relève pas d'un monde européen de société et de culture. (Lapierre 1995, 10–13)

L'opposition traditionnelle entre l'américanisation et l'américanité se trouve ainsi dépassée et transcendée, car l'expérience états-unienne mène les auteurs et leurs héros à une prise de conscience de leur propre identité franco-américaine, ainsi qu'à l'adoption de nouvelles formes d'écriture qui combinent l'idée et l'action, le pathos et l'ironie, le Canada et les États-Unis, l'Europe et l'Amérique.

## Bibliographie

- Bouchard, Gérard – Andrès, Bernard (dir.). *Mythes et sociétés des Amériques*. Montréal : Éditions Québec Amérique, 2007.
- Bouchard, Gérard – Lamonde, Yvon (dir.). *Québécois et Américains : la culture québécoise aux XIX<sup>e</sup> et XX<sup>e</sup> siècles*. Saint-Laurent : Fides, 1995.
- Bourque, Paul-André. « L'américanité du roman québécois ». *Études littéraires*, VIII, 1, (avril 1975), 9–19.
- Chassay, Jean-François. *L'ambiguïté américaine. Le roman québécois face aux États-Unis*. Montréal : XYZ, 1995.
- Côté, François – Tremblay, Emmanuelle (dir.). *Le nouveau récit des frontières dans les Amériques*. Québec : Les Presses de l'Université Laval, 2005.
- Cuccioletta, Donald – Côté, François (dir.). *Le grand récit des Amériques : polyphonie de l'identité culturelle dans le contexte de la continentalisation*. Québec : Les Éditions de l'IQRC, 2011.



- Ferland, Pierre-Paul. *Une nation à l'étroit. Américanité et mythes fondateurs dans les fictions québécoises contemporaines*. Thèses (Laval), 2015.
- Guyot, Adrien. « Une Amérique en filigrane ». In Bernovski, Victor (dir.). *Francité, américanité et indianité dans le roman québécois contemporain. Interculturel Francophonies*, 32, (novembre-décembre 2017), Lecce, Alliance française, 129–146.
- Hodgson, R. – Sarkonak, R. « Deux hors-la-loi québécois : Jacques Godbout et Jacques Poulin ». *Quebec Studies*, 8, (1989), 27–36.
- Lamonde, Yvan. *Allégeances et dépendances. L'histoire d'une ambivalence identitaire*. Québec : Éditions Nota bene, 2001.
- Laroche, M. « L'américanité ou l'ambiguïté du je ». *Études littéraires*, VIII, 1, (avril 1975), « Littérature québécoise et américanité », 120–131.
- Mavrikakis, Catherine. *Le Ciel de Bay City*. Montréal : Sabine Wespieser éditeur, 2009.
- Miraglia, Anne Marie. « L'Amérique et l'américanité chez Jacques Poulin ». *Urgences*, 34, (1991), 34–45.
- Morency, Jean. « Entre américanité et francité : *Le Yeux bleus de Mistassini* de Jacques Poulin ». In Bernovski, Victor (dir.). *Francité, américanité et indianité dans le roman québécois contemporain. Interculturel Francophonies*, 32, (novembre-décembre 2017), Lecce, Alliance française, 147–159.
- . *Le mythe américain dans les fictions d'Amérique de Washington Irving à Jacques Poulin*. Québec : Nuit blanche éditeur, 1994.
- Morency, Jean – Den Tonder, Jeanette – Lintvelt, Jaap (éds.). *Romans de la route et voyages identitaires*. Montréal : Éditions Nota bene, 2006.
- Nepveu, Pierre. *Intérieurs du Nouveau Monde : essais sur les littératures du Québec*. Montréal : Boréal, 1998.
- Paré, François. « La littérature québécoise du XXI<sup>e</sup> siècle. Cœur et marges de l'Amérique ». In Bernovski, Victor (dir.). *Francité, américanité et indianité dans le roman québécois contemporain. Interculturel Francophonies*, 32, (novembre-décembre 2017), Lecce, Alliance française, 55–67.
- Pilon, Jean-Guy. « Une réalité issue de l'Amérique ». *Le Devoir*, 31 octobre 1967, « Cahier littérature », IV.
- Séguin, Marc. *Hollywood*. Montréal : Bibliothèque québécoise, 2012.
- Tétu, Michel. « Jacques Godbout ou l'expression québécoise de l'américanité ». *Livres et auteurs québécois 1970*, (1971), 270–279.
- Voldřichová Beránková, Eva. « Les Canadiens-Français et les États-Uniens ». In Kyloušek, Petr (dir.). *Us-Them-Me: The Search for Identity in Canadian Literature and Film, Nous-Eux-Moi : La quête de l'identité dans la littérature et le cinéma canadiens*. Brno : Masarykova univerzita, 2009, 95–111.



**EVA VOLDŘICHOVÁ BERÁNKOVÁ** – maître de conférences en littérature française et directrice du Département de français à l'Institut d'Études Romanes de l'Université Charles de Prague. À l'Université Paris IV-Sorbonne, elle a soutenu une thèse de doctorat intitulée *La face cachée, dos-toïevskienne, d'Albert Camus* (2002). Par la suite, elle s'est consacrée à la mythocritique (monographie *Faisons l'homme à notre image. Pygmalion, Golem et l'automate : trois versions du mythe de la création artificielle*, 2012), ainsi qu'à la littérature canadienne française (participation à la monographie collective : *Nous-Eux-Moi : La quête de l'identité dans la littérature et le cinéma canadiens*, 2009). Actuellement, ses recherches portent sur le roman symboliste dans le cadre d'un projet international intitulé « Nouvelle Renaissance de l'Occident. Pensée littéraire et philosophique fin-de-siècle ». Elle est habilitée à diriger des recherches (2013), membre des comités de rédaction de plusieurs revues scientifiques (*Écho des études romanes*, *Romanica olomucensia*, *Le Monde de la littérature*), ainsi que des associations internationales (*Association d'Études Canadiennes en Europe Centrale*).

Contact: [eva.berankova@ff.cni.cz](mailto:eva.berankova@ff.cni.cz)

